Les Trois Fiancés

—DE—

CLARA CRAGGS.

I

Par cette soirée si douce de septembre, les hôtes de la comtesse de Saint-Léger s'attardaient dans le parc; plusieurs groupes s'étaient formés d'où montaient, par moments, des rires frais de jeunes filles.

Un peu à l'écart se tenait Clara Craggs, avec, autour d'elle, comme une garde d'honneur, son trio d'adorateurs.

Cependant, les trois hommes se taisaient, oubliant les sarcasmes mutuels que leur suggérait d'habitude une vieille rivalité. Ils affectaient des attitudes diverses, mais dans la demi clarté de cette nuit lumineuse tous trois cherchaient des yeux le regard de Clara. Comme un parfum troublant, de longs effluves d'amour montaient vers la jeune femme.

Mais Mistress Craggs regardait ailleurs.

De petits nuages ridés qui couraient vers la lune semblaient captiver son attention.

Tout-à coup, elle renversa son buste en arrière et, ayant relevé la tête, prononça lentement:

—Georges de Neyrolles!.... Giovanni Spinello!.... Octave Noir!....

L'officier, le peintre et le médecin tressaillirent.

Que signifiait la solennité de cet appel?.... L'idole allait-elle se prononcer enfin, ou bien voulait elle les railler encore?.... Et chacun se rappelait avec amertume les fantaisies terribles de l'aimée!

Elle reprit:

—Je suis belle, n'est-ce pas! je suis divinement belle, et celui qui aura mon amour, celui dont je serai l'épouse aura le droit d'être fier parmi les hommes!

Chacun inclina gravement la tête en signe d'assentiment.

—Eh bien! pour m'avoir, il faut peut-être faire plus que pour avoir une autre femme!

Elle se tourna vers Neyrolles:

—Vous, Georges, vous êtes un brillant officier. On le dit et on le répète dans les salons. Vous avez belle allure. Mais qui m'assure que la noblesse de votre cœur correspond à l'élégance de vos manières! Votre voix de commandement qui claironne à la manœuvre serait-elle aussi majestueuse au milieu des balles? Vous me répondrez qu'on ne se bat plus depuis un quart de siècle. Erreur! Au pays d'Afrique, au continent jaune, les Touaregs et les Pavillons-Noirs vous livrent des assauts meurtriers et sanglants. J'aimerais voir la croix briller à votre poitrine!

Puis, elle s'adressa au jeune peintre:

—Vous, Giovanni, vous êtes un délicat artiste. Vous fixez sur la toile de nobles rêveries, et l'on s'accorde à fonder sur vous les plus beaux espoirs. Votre patrie est la cité merveilleuse qui vit Mazacchio et Vinci. Auriez-vous retrouvé le secret de leur génie? Je veux qu'il en soit ainsi, Spinello, et que vous releviez l'art défunt en votre pays! Mais, pour cela, il vous faut la consécration de nos maîtres français, et j'attends la médaille qui couronnera vos envois au Salon!

Enfin, elle dit à Octave Noir:

—Votre labeur présente moins de charme aux yeux des femmes. Je le juge plus noble peut-être que celui de vos rivaux. Vous serez un jour de ces hommes vaillants qui défient la mort et devant qui s'incline l'humanité reconnaissante. Votre nom s'ajoutera à celui des Pasteur et des Roux!

Elle s'arrêta un moment, puis reprit:

—A tous, je vous ai tracé la voie. Je vous donne rendez-vous ici, dans trois ans, jour pour jour. Ma main sera au plus digne. D'ici là, Clara Craggs se retirera du monde pour mieux contempler ses trois héros, et sa sollicitude les soutiendra!

II

Veuve de James-J. Craggs, le richissime industriel de Chicago, Clara était venue en France avec le dessein bien arrêté de s'offrir un mari à son goût. Défunt James Craggs s'était, en effet, conduit pendant les trois années qu'avait duré leur vie commune ainsi qu'un détestable époux. Mais, pris de remords peut-être à son heure dernière, il avait laissé par testament à sa femme la totalité de son immense fortune.

Jolie à ravir avec ses yeux de jais et son front pur qu'encadrait une abondante chevelure fauve, élégante et mince, Clara passait et repassait, souriante, dans ce monde parisien dont elle était devenue l'idole.

Le double prestige de sa fortune et de sa beauté eut vite fait de prosterner à ses pieds une foule sans cesse accrue d'adorateurs.

Ayant éliminé successivement tous ceux qui en voulaient moins à elle qu'à ses millions et tous ceux aussi qui ne pouvaient lui plaire, elle se trouva en face de trois prétendants vers qui penchait tour à tour son cœur incertain.

Elle aimait l'impétuosité et l'élégance du cavalier français autant que le charme du peintre florentin, autant que les nobles idées du docteur Octave Noir, qui était un penseur.

Pour chacun d'eux, elle avait été également cruelle. Mais ils ne s'étaient pas rebutés. Tous trois semblaient l'aimer d'une même ferveur.

Alors, elle conçut un projet fait pour flatter son orgueil d'Américaine fantastique, et ce projet elle l'énonça aux trois amoureux de sa voix musicale et posée, un soir de septembre.

A peu de temps de là, Georges de Neyrolles, ayant permuté, partait au Soudan. Octave Noir s'embarquait pour Bombay que ravageait la peste. Quant à Giovanni Spinello, il avait déjà gagné Florence, la patrie des arts.

III

Un matin du mois de mai 189..., en ouvrant son journal, Clara Craggs tomba sur la nouvelle suivante:

«....Le courrier des Indes nous apprend que la science française vient de faire une grande perte dans la personne du docteur Octave Noir. Ce distingué savant était parti pour Bombay l'an dernier pour étudier sur place le microbe de la peste bubonique. Il est mort victime de son dévouement, alors que ses recherches étaient sur le point d'aboutir. Nous nous inclinons avec respect et douleur devant cette tombe prématurément ouverte.»

Clara ne put en lire davantage; ses yeux se voilèrent de pleurs et ses amis la virent dans un abattement qui les effraya.

Quelques semaines passèrent, lorsqu'une dépêche arriva au Ministère des Colonies, à Paris, annonçant que le capitaine de Neyrolles avait trouvé la mort dans une embuscade.

Affolée, Clara écrivit à Giovanni. Il lui semblait que lui aussi dût trouver la mort en quelque entreprise mystérieuse. Elle le voulait de suite près d'elle.

La réponse se fit longtemps attendre; Spinello était devenu célèbre, et il exécutait en ce moment le portrait d'une princesse tyrolienne.

La lettre qu'il envoya à la jeune Américaine fut plus cruelle pour celle-ci que les nouvelles venues d'Afrique et des Indes; elle était conçue en ces termes:

«Madame,

«Cet art où vous m'avez poussé pour la gloire de vous se dresse maintenant entre nous deux comme une insurmontable barrière.

«J'ai trop aimé les madones de Raphaël et les vierges de Botticelli, j'aime trop le rêve qui hante mon esprit, — rêve d'immortelle beauté,—pour me faire aujourd'hui l'esclave d'une femme; j'ai vécu dans un monde d'inaccessible pureté, et je ne veux point à cette heure ouvrir mon âme aux incertitudes troubles et douloureuses de la passion.

«Vous jugerez peut-être démesuré mon orgueil et pitoyable ma folie, mais mon orgueil me soutient et ma folie m'est chère!

«Pardonnez-moi d'exprimer si mal des sentiments que je sens si profondément; c'est le privilège des Français de savoir dire toutes choses avec grâce.

«GIOVANNI SPINELLO».

Ce jour-là, Clara Craggs souffrit réellement, car son amour-propre avait reçu un coup terrible.

IV

Dégoûtée de la gloire, la veuve de James-J. Craggs, de Chicago, a épousé dernièrement M. Joseph Letruandier.

Ce n'est pas un brillant officier, ce n'est pas un savant, encore moins un délicat artiste; c'est le fils d'un des plus grands marchands de fourrures du monde entier.

A eux deux, M. et Mme Letruandier ont deux cent cinquante millions de capital.

LA FOLIE DE JUNOT.

Les *Souvenirs et Mémoires* publient trois lettres curieuses et tristes sur la folie du Junot. Ce soldat, héroïque et fidèle entre tous, commença, de donner quelques signes d'inquiétude après sa malheureuse campagne du Portugal. Mais c'est dans l'été de 1813 que son état divint manifeste. Il était alors gouverneur des provinces illyriennes. Le 8 juillet, Napoléon mandait au prince Eugène de lui transmettre l'ordre de revenir dans ses terres de Bourgogne. Mais, en ce temps même, Junot se rendait à Venise, et malgré un accès de fureur pendant la route, il écrivait deux fois au prince Eugène pour l'inviter, le 8 juillet, à une partie de chasse et à un déjeuner. Ce sont ces lettres, encore inédites, qui viennent d'être publiées. La partie de chasse n'y paraît qu'un prétexte. En réalité, le duc d'Abrantès veut entretenir le vice-roi de ses projets, qui sont immenses. Il remaniera le monde, et voici la part qu'il donne au prince: "Je vous fais, de mon autorité privée, roi depuis l'Adige jusqu'au Cattaro. Je vous donne tout ce que les Turcs possèdent en Bosnie, en...., en.... jusqu'au Bosphore de Thrace. Je vous donne une île dans l'Adriatique, une dans la mer Noire, une dans la mer Rouge, une dans la Méditerranée, une dans l'Océan, une dans l'Inde."

La partie la plus originale du projet est le partage des mines d'argent, d'or et de diamants qui se trouvent dans l'univers. Il en faisait 16 portions. Il en donne 4 à Napoléon, 2 au prince Eugène, 1|2 à Berthier, qui devient empereur d'Autriche, pendant que François II devient roi d'Espagne ou "ce que l'Empereur voudra"; 4 aux rois vasseaux; 1|2 seulement à l'Angleterre, ce qui est bien suffisant pour Albion; 1|2 enfin à Junot lui-même, "pour gouverner le Brésil, le Portugal, la moitié de l'Amérique septentrionale dont les Anglais auront l'autre moitié, les îles de la mer du Sud, les grandes Indes et la Chine, si l'Empereur le veut". Pour arriver à ces grands résultats, il propose de s'emparer de tout, et de se faire couronner à Pékin, au milieu de 10 millions de soldats, tous amis. Rêve héroïque, et qui date, d'une âme féodale, où l'univers paraît comme une matière à fiefs et à dotations.—Le 11 juillet une lettre d'Eugène à l'Empereur lui annonçait qu'il avait vu Junot à Trévise et qu'il l'avait fait ramener "par deux officiers et deux ordonnances avec tous les soins possibles, au sein de sa famille".

LE DEVOUEMENT

—DE—

CAROLINE.

A l'âge de douze ans, c'est-à dire l'année qui suivit ma Première Communion, j'avais assez souvent l'occasion d'aller au presbytère de notre village, chargée par mes parents de quelques petites commissions pour la bonne Mlle Caroline: c'était la sœur de M. le Curé, et elle se chargeait presque exclusivement des soins du ménage. Je me sentais naturellement portée vers cette personne; de son côté, elle me témoignait une particulière sympathie; aussi nous arrivait-il quelquefois de prolonger la conversation.

Mlle Caroline n'était plus jeune; elle avait au moins soixante ans; de beaucoup l'aînée de M. le Curé, elle l'aimait à la fois comme une sœur et comme une mère. Le digne pasteur était la providence du pays; aussi, de combien de bonnes œuvres n'ai-je pas été témoin! C'est au presbytère que j'appris à aimer DIEU, en voyant de quelle bonté, de quelle charité il remplit l'âme de ses serviteurs. M. le Curé et sa sœur ne vivaient que pour les malheureux; pendant qu'il visitait les malades, qu'il portait aux mourants les derniers secours de la religion, sa sœur s'agrandissait, par ses soins vigilants, le trésor de leurs aumônes fraternelles. Elle avait une pharmacie en bon ordre, dont elle donnait les médicaments sur la prescription du médecin; une lingerie, toujours vidée et toujours renouvelée, dont les armoires plaiant sous le poids des layettes, des chemises, des gros jupons de laine, des sarraux de toile, destinés aux familles indigentes; les malades trouvaient chez elle, dans leur convalescence, du vin, du bouillon, des conserves; la pauvre veuve qui, en hiver, voyait ses enfants transis autour du foyer éteint, allait au presbytère, et revenait avec une lourde charge de fagots et de houille. Mlle Caroline avait des livres et des images pour les écoliers, du travail pour les jeunes filles et les femmes, des mets délicats pour les vieillards; pour tous un bon conseil, une parole encourageante, un sourire consolateur. Les pauvres gens la chérissaient; ils subissaient l'attrait qui m'avait subjuguée, celui de la grâce, de la douceur, de l'indulgence, de la charité qui résument toutes les grâces et toutes les vertus.

Tout enfant que j'étais, je m'aperçevais bien qu'à des vertus peu ordinaires, la sœur du curé joignait des talents peu ordinaires aussi, surtout dans sa position. J'avais remarqué, dans nos promenades, qu'elle savait la botanique; je le lui dis, elle m'avoua en riant qu'elle s'en était occupée dans sa jeunesse. Un jour, en discutant le projet d'un reposoir pour la Fête-Dieu; Mlle Caroline donna ses idées, et, pour les rendre plus intelligibles, elle prit le crayon, et, d'une main ferme encore, elle traça un charmant dessin qui devait être exécuté avec de la mousse et des fleurs des champs. Donc elle avait dessiné «dans sa jeunesse». Il advint un autre jour que, l'organiste de la paroisse se trouvant malade, les jeunes filles ne pouvaient chanter les cantiques destinés à la clôture du mois de Marie. «Ma sœur, ne viendrez-vous pas à leur aide?» dit M. le Curé. Elle hésita un peu; mais jamais les chants ne furent accompagnés et soutenus d'une manière aussi habile que ce jour-là.

Un pauvre étranger voyageur tomba malade sur le grand chemin; personne ne le comprenait; les paysans hochaient la tête, levaient les épaules, quand Mlle Caroline survint. Elle interrogea l'étranger en français, il ne dit rien et fit signe qu'il n'entendait pas; elle lui parla en anglais, et le pauvre malade répondit aussitôt par mille bénédictions. Il n'était plus abandonné, puisqu'on lui parlait la langue de son cher pays.

Ces talents, ces connaissances de Mlle Caroline me donnaient fort à penser; j'y trouvais une espèce de mystère, plein d'attrait pour ma jeune imagination, et un jour j'osai l'interroger à cet égard, en lui disant qu'à coup sûr elle n'était pas née pour la position où elle se trouvait.

—Je n'en connais pas de plus honorable, me dit-elle sérieusement.

—Je rougis, car je m'aperçus de ma gaucherie; elle continua avec sa bonté ordinaire::

—Vous pensez que j'ai «une histoire», n'est-il pas vrai, Julia? Et cette histoire, vous voudriez la connaître?

—C'est vrai, dis-je tout bas.

—Eh bien! mon enfant, je retournerai avec vous vers le passé, je vous dirai mon histoire, qui est bien simple, comme vous le verrez.

Elle prit son ouvrage, magnifique nappe d'autel qu'elle brodait avec des doigts de fée; je pris mon feston, je m'assis à ses pieds et elle commença ainsi:

«Je suis née à Saint-Hélier, où mon père était armateur: j'étais son unique enfant, et je fus élevée par lui et par ma mère avec des soins et une tendresse extrêmes. Mais ce bon père mourut jeune, d'un surcroît de travail, et ma mère se trouva soudain à la tête d'affaires considérables et difficiles. Elle essaya de les gérer, les forces lui manquèrent, et au bout de trois ans de veuvage, elle épousa le premier commis de la maison, fort honnête homme à qui on ne pouvait rien reprocher, si ce n'est le manque de fortune et de naissance. Le monde, vous le saurez plus tard, ma pauvre amie, n'est pas indulgent; la mésalliance de ma mère fut désapprouvée, sa famille et celle de mon père jetèrent les hauts cris; on décida que je serais séparée d'elle; mes tuteurs et le conseil de famille me placèrent dans un grand pensionnat pour y achever mon éducation, et, dès ce moment, je ne revis ma pauvre mère et mon beau père qu'à de longs intervalles. Je dus à cette séparation l'inestimable bienfait d'une bonne éducation; et le dévouement, l'abnégation des saintes religieuses dont j'étais entourée, me donna une singulière estime pour l'esprit de sacrifice, pour l'immolation de soi-même.

«J'avais dix-huit ans quand j'appris la mort de mon beau-père; ma pauvre mère le suivit bientôt, à la naissance de son troisième enfant. Je la pleurai amèrement; je portai sur mon cœur un petit billet qu'elle m'avait écrit de ses mains mourantes, que je relus bien des fois, et dans lequel, après m'avoir donné sa bénédiction, elle recommandait «à mes bontés» mes frères et ma sœur. Je ne comprenais pas trop bien comment il se faisait que fusse «une protectrice», tandis que mes frères et ma sœur étaient des «protégés»: je le compris bientôt.

«On me fit sortir du couvent aussitôt que mon deuil fut expiré, et j'allai demeurer chez mon tuteur, frère de mon père, qui était un des plus opulents banquiers de Saint-Hélier. Sa maison était brillante; on me donna des fêtes, on me conduisit dans le monde, on me combla de soins, d'égards, de présents; je fus traitée enfin en riche héritière, c'est tout dire. Je demandai mes frères et ma sœur: ils étaient dans la famille de leur père; je voulus les voir, on me les amena.... Chers petits orphelins! ils embrassèrent timidement leur grande sœur, et on les fit partir; mais ils emportèrent un petit coin de mon cœur....

«Mon oncle et ma tante faisaient à mon sujet les plus beaux rêves d'avenir. Mon père m'avait laissé une belle fortune; un oncle de ma mère, irrité par son second mariage, prétendait faire de moi son héritière; bref, tout me souriait. Un jour que j'avais assisté à un grand repas de famille, où les compliments ne m'avaient pas été ménagés, je fus inspirée de demander à aller voir mes frères et ma sœur et de leur porter quelques petits présents. On y consentit, jugeant sans doute que la chose ne tirait pas à conséquence.

J'allai, suivie d'une femme de chambre, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville; mes frères demeuraient là, chez leur oncle, patron d'un navire faisant le cabotage. La maison était sombre et basse; l'intérieur, en dépit d'une propreté minutieuse, était fort maussade, et je comparai involontairement la riante demeure que je venais de quitter à ce triste séjour où vivaient les enfants de ma mère. Je fus reçue par leur tante, pauvre femme embarrassée à mon aspect, et qui admonesta, d'un ton assez rude, l'aîné des enfants, pour qu'il me baisât la main. Je pris l'enfant sur mes genoux, je l'embrassai, en passant le bras autour de sa petite sœur, qui se pressait contre moi. Le plus jeune dormait dans son berceau d'osier. La vue de ces enfants, leurs caresses innocentes et timides, l'aspect sombre de la maison où ils étaient confinés, la vulgarité de leur parente, de celle qui devait leur tenir lieu de mère, tout cela me serra le cœur. J'étais seule avec eux, et, appuyant la tête sur l'épaule de l'aîné, je me mis à pleurer.

«Ma sœur, dit-il, qu'avez-vous? « Pourquoi êtes vous triste, vous « qui êtes si heureuse? Ma tante « dit que vous êtes riche et grande « dame; c'est nous qui sommes de « petits malheureux....; nous n'a- « vons ni père, ni mère, et nous « devrons travailler toute notre « vie... »

«Ces paroles me navraient:—Quoi! disait une voix au fond de mon âme, tant de distance entre les enfants d'une même mère! Cette idée me révoltait; des pensées, des plans confus se présentaient à mon esprit; je ne pouvais rien analyser; ce que je sentais le mieux, c'était une tendresse extrême, une pitié profonde pour ces petits êtres, un immense désir de leur faire du bien.... Cette idée, ce sentiment, ce désir dominait tout.

«Je restai longtemps avec eux, les faisant causer, les caressant tour à tour, dans un complet oubli des heures. Quand il fallut les quitter, je pleurai encore, et je leur dis en sortant, sans savoir moi-même ce que je voulais: —A bientôt!

«De retour chez moi, je trouvai au salon un de nos parents, qui était prêtre et curé d'un village voisin. Ce vieillard était un saint, et m'inspirait une juste confiance. Je lui racontai, par un élan de cœur, mes impressions de la matinée; je lui dis combien j'aimais mes frères et ma sœur, et surtout combien j'étais révoltée de la distance qu'on avait mise entre eux et moi.

«Il m'écouta avec attention: «Ma fille, me dit-il enfin, vous « pouvez faire un grand bien: que « le Seigneur vous en accorde la « grâce!»

«Cette idée me préoccupa toute la journée; j'aurais voulu faire du bien à ces enfants, les élever, les arracher à des influences peut être mauvaises; mais, conclusion inévitable, pour faire cela, il fallait être libre.

«Que vous dirai-je, mon enfant? Devoir, justice, affection, ces sentiments s'étaient si fortement emparés de mon cœur, l'image de mes frères délaissés, orphelins, avait pris une si large place dans mon existence, que dès lors je renonçai aux espérances du monde. Pendant une année entière, je luttai contre ma famille, qui voulait me marier, et j'eus le bonheur d'atteindre mes vingt et un ans et mon indépendance sans faiblir.

«J'en profitai aussitôt. Je quittai, non sans regret et sans reconnaissance, mon oncle et ma tante, qui m'avaient reçue dans leur demeure et qui m'avaient tant aimée; je me retirai aux environs de Saint-Hélier, dans une jolie et paisible maison, sous la protection d'une parente pauvre et respectable qui vint habiter avec nous, et dès que je fus installée, je fis venir mes frères et ma sœur, qui me furent donnés volontiers par la famille de leur père. A dater de cet heureux moment, ils furent ma famille, mes enfants à moi; le bon Dieu m'avait donné pour eux un cœur de mère, et ils ont payé au centuple, par leur amitié et leur conduite, le peu que j'ai fait et que j'ai été si heureuse de faire. L'aîné, Ferdinand, est marié; ma sœur, ma chère Joséphine, qui portait le nom de notre mère, s'est faite sœur de charité; elle prie pour nous en servant les pauvres: c'est l'ange protecteur de la famille. Le dernier, le Benjamin, mon Norbert bien-aimé, vous le connaissez, Julia, et vous savez si les vertus, le tendre attachement de M. le Curé paient sa pauvre sœur avec usure des petits sacrifices qu'elle a faits pour lui....

«Le monde tour à tour m'a plainte, m'a louée, m'a blâmée. Je ne dois pas être plainte, car j'ai vécu jusqu'ici parfaitement heureuse; je ne dois pas être louée, car en quittant tout pour mes frères et ma sœur, j'ai suivi mon attrait; je ne dois pas être blâmée non plus, car un dévouement, si petit qu'il soit, un sentiment pur et vrai ne seront jamais blâmables. Quoi qu'il en soit, je finis ma vie en paix, heureuse de m'être détournée du sentier du monde et des richesses. Voilà mon histoire, ma fille.»

Je ne pus rien dire; je baisai la main de ma vieille amie; et, plus d'une fois, je louai le Ciel à la pensée de cette vie qui avait commencé par les plus généreux sacrifices à la famille, et qui se consumait dans les œuvres de la charité. «Deu est admirable dans ses Saints».

A la frontière de l'Etat libre d'Orange.

Presse Associée.

Londres, 21 octobre—Une dépêche de Captown annonce que des forces anglaises munies de canons de campagne ont été débarquées hier à Simonstown et ont pris un train pour le nord.

Leur destination exacte n'est pas révélée, mais il est probable qu'elles se rendent à un point de la frontière du sud de l Etat libre d'Orange où des Boers sont concentrés.

La fuite du président Andrade.

Presse Associée.

Caracas, Vénézuéla, 21 octobre—Des efforts énergiques seront faits par le président par intérim du Vénézuéla pour empêcher le général Andrade, qui s'est enfui hier matin à La Guyara sans transférer ses pouvoirs de Président, de partir avec des canonnières et des approvisionnements appartenant au gouvernement.

Il a été fait appel à M. Loomis, ministre des Etats-Unis, comme doyen du corps diplomatique, pour obtenir son appui pour le gouvernement provisoire, mais il a refusé d'intervenir d'aucune façon dans la fuite du général Andrade.

Eau de source d'Abita.

L'eau de votre cuve n'est pas bonne! Votre santé alors ne peut pas être très bonne! Buvez l'eau de source d'Abita — Elle vaut bien mieux.

6 cts par gallon, livrée à domicile. Bureau, 334, rue Carondelet.

3m—dim mar ven

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 45. Commencé dimanche 27 novembre

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lostin et A. de Treil

TROISIÈME PARTIE.

JUSTICE.

VIII

A LA VILLA D'AUTEUIL.

Suite.

A un moment donné, l'un des praticiens s'approchant de J. J. Speedy lui dit:

—Cette dame est votre parente, monsieur?

—Non, docteur....

—Eh bien! c'est que je dois vous dire la brutale vérité; dans un quart d'heure, elle ne sera plus.... nous n'avons qu'à nous retirer....

—Vous n'attendez pas le commissaire de police?

Je l'ai fait prévenir, il ne peut tarder.

—Ah! c'est inutile.... voici le nom de mon collègue et le mien; s'il a besoin de nous, il nous fera appeler.... d'autres malades nous réclament.

Les deux docteurs se retirèrent.

Peu après Suzanne Vally entrait dans les spasmes d'une épouvantable agonie....

Le petit solicitor, quelque cuirassé qu'il fût contre les émotions, était vivement secoué.

La créole dans son délire, implorait tous ceux qu'elle avait fait souffrir; l'approche de la mort donnait à l'infortunée la notion exacte des actes qui avaient rempli sa triste vie.

— Pardonne moi, William! cria-t-elle, je t'ai fait souffrir, je le sens, je fus cruelle.... Pardonne, je veux te rendre ta fille .... mais ne me torture pas.... sois meilleur que moi....

Oh! quelle angoisse, je brûle, c'est du feu qui court dans mes veines....

Tout à coup celle qui avait été la belle créole poussa un grand cri, un flot de sang jaillit de ses lèvres et elle rendit le dernier soupir....

René, qui allait de la chambre de la créole à celle d'Eva, comprit, au cri suprême poussé par la mourante, que tout était fini...

Il s'élança au devant de la jeune fille qui revenue à elle voulait à tout prix voir et embrasser sa mère.

—Ne venez pas, Eva, n'entrez pas, elle ne vous verrait plus; gardez de votre mère un autre souvenir que celui du cruel spectacle que vous auriez sous les yeux!

Aidé de Yaya, le pauvre garçon parvint à reconduire la jeune fille jusqu'au premier étage où J. J. Speedy vint les rejoindre.

Le petit homme d'affaires expliqua doucement à Eva qu'elle ne pouvait rester seule avec sa nourrice à la villa.

En attendant l'arrivée de M. Snorby, prévenu par télégramme de la catastrophe, le mieux était que la jeune fille se rendit au pensionnat pour y attendre le jour des obsèques de sa mère.

Mme Varandieu, instruite des événements, allait venir chercher Eva.

La jeune fille se rendit aux raisons de M. Speedy et surtout aux supplications de René.

La pauvre petite était du reste dans un état de prostration qui ne lui permettait guère de discuter.

Quelques instants après, Mme Varandieu emmenait son ancienne élève.

Le commissaire de police arriva bientôt après.

Il interrogea Yaya.

Des explications de la négresse il put déduire que Mme Vally, ayant en vain appelé sa fille dans le jardin, montait au premier étage de la villa, pensant qu'Eva s'y trouvait, et que la pauvre femme ayant fait un faux pas avait roulé dans l'escalier avec la lampe à pétrole qu'elle tenait en main.

Le récipient en cristal s'était brisé, le pétrole enflammé avait aussitôt environné la créole, Yaya était accourue à ses cris....

Comme le commissaire interrogeait la négresse sur la présence de René et de ses compagnons. J. J. Speedy produisit alors au commissaire de police l'acte qui lui permettait de retirer la jeune Eva des mains de sa mère.

Tandis qu'il mettait le magistrat au courant de la situation, Sam Butler entra, une dépêche à la main....

J. J. Speedy l'ouvrit: il poussa une exclamation et parut vivement impressionné.

S'écartant dans un coin avec Butler, il tint rapidement conseil avec lui.

—Laissons ici le jeune René, il nous gênerait à Paris... Il s'occupera parfaitement bien des obsèques de la malheureuse femme, quant à nous, pas un

teux du Roc.

Et, comme l'avait prévu Mme de Presles, onze heures et demie venaient à peine de sonner au petit clocher du village lorsque le coupé s'arrêta devant le perron du château.

La comtesse, très perplexe et, par contre, impatiente de fixer les cruelles incertitudes qui l'agitaient depuis sa visite à M. Lombard, vint au devant de ses visiteurs et les accueillit très aimablement.

Les excellents conseils du secrétaire particulier de la République avaient porté leur fruit.

Pendant les deux jours qui la séparaient de la venue du jeune homme qu'on lui avait présenté comme étant son fils, la noble et malheureuse femme s'était affermie dans le rôle qu'elle devait se contraindre à jouer, pour arriver plus sûrement à la découverte de la vérité.

—Avez vous fait un bon voyage? demanda-t-elle avec intérêt au pseudo M. Georges que Dufresne, habilement, faisait passer devant lui.

—Excellent, madame, repartit seulement du Surin, très prudent.

—Le pays est merveilleux, ajouta Dufresne, pour dire quelque chose, et diriger au besoin la conversation.

Et comme ils pénétraient dans le petit salon, après s'être débarrassés aux mains d'un domestique de leurs chapeaux et de leurs cannes, ils aperçurent un jeune homme, debout près de la cheminée.

C'était Marcel le filleul de la comtesse.

Prévenu par Mme de Presles, la veille au soir seulement, et d'une façon fort peu circonstanciée, d'ailleurs, des événements tout à fait imprévus, récemment surgis, il n'avait pu dissimuler son mécontentement.

L'arrivée de cet inconnu n'allait elle pas modifier son existence au château, et surtout sa situation prépondérante auprès de sa marraine.

La chose était probable, en admettant que l'avenir ne lui réservât pas de plus cruelles surprises.

Il était donc logique qu'il fût indisposé déjà contre les deux arrivants.

Monseigneur de Surin, surtout, devait attirer son attention et provoquer l'antipathie anticipée, et tout instinctive, qui l'animait à son égard.

—Monsieur Marcel, mon filleul, fit Mme de Presles, en présentant le jeune homme plus particulièrement à son soi-disant neveu.

Puis à son filleul:

—Monsieur Georges, un de vos parents et des miens, Marcel.

Et comme les deux jeunes gens, après un salut froid, se regardaient fixement, sans échanger une seule parole de politesse, semblables plutôt à deux adversaires qui se mesurent elle sentit le besoin de détendre cette situation.

—J'espère, messieurs, que vous vous entendrez, si vous êtes destinés à vivre quelque temps ensemble au château comme je le crois.

Vous êtes à peu près du même âge, peut être aurez-vous des similitudes de goûts et de pensées qui vous rapprocheront.

Vous avez en tous cas un lien commun déjà, c'est mon affection et le profond désir que j'ai de vous voir heureux et unis dans l'avenir.

—Quant à moi, répliqua Monseigneur du Surin, assez adroitement et avec un aplomb extraordinaire, vous pouvez être assurée, madame, que je ferais mon possible pour gagner l'estime et la sympathie de M. Marcel.

—Il est d'ailleurs fort juste que vous commenciez, mon cher Georges, appuya vivement Dufresne qui, très observateur, sentait vaguement de l'orage dans l'air.

A continuer.

Le Grand Poète WILLIS m'dit des

BROWN'S Bronchial Troches.

"Mes rapports avec le monde ont beaucoup augmenté grâce à LA LOZENGE; ce mal à ma gorge (pour lequel les "Troches" sont un spécifique) ayant souvent fait de moi un simple chuchoteur."—N. P. WILLIS.

1er oct—1 an